

Georges Duhamel a l'habitude d'écrire à Blanche, « *mon cher cœur* » plus de deux fois par jour, pour être certain qu'un « *rythme ininterrompu de lettres* » les relie.

Le 22 août 1916 l'ordre du médecin chef est clair il doit « *être uniquement employé à organiser les jardins et à embellir les lieux ! Il y tient. Moi je regrette de ne pas faire mon métier, mais je n'ai qu'à obéir. En attendant, Je termine ma garde de jour et j'ai beaucoup de besogne. Quant à améliorer la beauté de l'endroit, c'est demander un miracle. Nous sommes sur un plateau sans arbres, sec et sale. De nombreuses tentes pour les blessés et le personnel, un grand cimetière, des automobiles et tout autour, des camps noirs de chevaux et de troupes. Le soir, une canonnade inimaginable, des feux d'artifices, un bruit et un spectacle auprès duquel Verdun était encore peu de chose* ».

Le travail du jardin sera l'occasion de voyages « *à AM* » (Amiens) pour acheter des graines. Blanche, dans l'espoir d'y retrouver son mari y vit depuis quelques semaines. L'achat des graines est devenu promesse d'évasion de rencontre avec Blanche « *qui t'attend patiemment* ».

Pas très loin de là, à Ham, Henriette Thiesset âgée de 13 ans est « *emprisonnée en pays envahi* » « *sans poste, sans journaux éloignés de nos parents et de nos compatriotes, nous n'avons même pas le droit d'aller au pays voisin sans demander un passeport de la kommandantur qu'on est jamais certain d'obtenir.* »

Les bruits de canon, sont les seuls « *échos de ce qui se passe de l'autre côté de la ligne* »  
Le 15 septembre, « *on entendit le canon, si près, qu'on crut que les français seraient là ce soir, on se précipita chez le boulanger, afin d'avoir de quoi les recevoir* »  
« *Le lendemain la canonnade reprit sans trêve, jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Mais le bruit du canon s'apaisa et le lendemain, toute la journée, les troupes allemandes passèrent en chantant.* »

Le 28 septembre  
« *le bruit devient lointain, certainement les nôtres reculent* »

Rosa Luxembourg, emprisonnée depuis 2 ans, écrit de Wronke, en Allemagne  
« *Le bruit d'un sifflet de locomotive m'avertit du départ de Mathilde, mon amie « un moment très pénible » « j'ai couru tout le long du mur, faisant et refaisant la promenade habituelle. J'avais le cœur crispé à l'idée que je ne pouvais partir moi aussi. Oh! Partir ! Mais cela ne fait rien. Mon cœur a reçu une tape, ensuite il s'est tenu tranquille.* » Elle rêve maintenant d'un voyage en Corse « *partout le silence qui régnait avant la création du monde, pas de voix humaine, pas de cri d'oiseau rien qu'un ruisseau, qui se glisse quelque part entre les pierres, ou le vent qui chuchote, tout là-haut, dans les failles des rochers, le vent qui gonflait la voile d'Ulysse.* »

La fréquence des lettres de Georges et de Blanche, nous permet de suivre au jour le jour l'avancé des jardins.

Le 29 août

« *Ici, mes jardins avancent et seront bientôt suffisamment indiqués.*

*Ce soir je discute avec mon Ambulance sous l'orage de l'entrée en guerre de la Roumanie. Il vient de se déchaîner un orage formidable qui va transformer notre plateau en une sorte de lac.* »

A Ham, « *On recommence à entendre le canon du côté de Roye ...* »

Le 30 août

« *Hier après-midi a commencé une tempête d'une violence inouïe, qui dure toujours, vent, tonnerre et pluie. Mes jardins sont suspendus, sans plaisanterie. C'est ici un spectacle déplorable, un océan de boue.* »

*On entendit le canon ces derniers jours, tantôt vers Roye, tantôt vers Péronne, quelque fois plus du tout. Nous commençons à ne plus y faire très attention ...*

Le 31 août Blanche a son tour espère que le mauvais temps qui suspend le travail de jardinier lui amène son mari : « *Dis moi si tu ne vas pas manquer bientôt de nouvelles plantations ?* »

La même année sur une carte postale d'Ailly sur Noye quelques mots sont griffonnés à l'encre verte. Ils s'adressent également à quelqu'un qui espère une permission.  
« *Ma petite Marie, je vous dirais ma petite que les permissions ne sont pas encore rétablies, si on avait pas été déplacés j'aurai été chez vous à ce moment, mais patience je crois que j'arriverai encore pour la saison des fraises, je vous dirai que je m'ennuie beaucoup, que cela me paraît bien long.* »

Le 14 Mars, il fait nuit, minuit vient de sonner, et pourtant Albert qui vient de terminer son service d'infirmier, se réjouit. Il vient de recevoir « *un petit mot, un petit dessin et des fleurs qui embaument la salle à manger. Des violettes* ».

Au mois de juin, Pierrot reçoit à son tour une lettre de son papa, quelques graines envoyés secrètement. Il s'agit d'un cadeau pour maman Madeleine.

Son papa, Albert, a réalisé quelques plantations au bord de son campement, il écrit de la salle à manger, sur des feuilles de papier quadrillé à son petit Pierrot. « *Mes œillets de semi poussent bien. Quant aux œillets en bouture, je ne sais pas s'ils vont reprendre. Je tacherai de les amener en allant en permission. Mais les permissions tardent* ».

« *On entendit le canon toute la journée et même dans la nuit, direction de Noyon, ce qui donna tout de suite naissance à une fausse nouvelle* »

Le 11 mai Albert écrit à Pierrot. « *Ta dernière Lettre m'a beaucoup intéressé. J'ai vu que les radis ont réussi puisque tu en as donné à Maman Madeleine, l'autre Dimanche. Il ne me sera pas possible d'aller à Verson dimanche prochain, je compte que ce sera pour le jeudi de l'ascension. Je trouve le temps bien long, hélas, et c'est pour moi une peine ininterrompue, d'être loin. Il faut espérer que tu ne connaîtras pas, plus tard une épreuve semblable et que tu pourras travailler en homme libre que le militarisme, fléau alors aboli par la volonté populaire, ne retiendra pas en esclavage.*».

Le 1er septembre, le temps plus clément permet au travail des jardins de Georges Duhamel de reprendre.

Il plante une série de primevères multi-couleur, « *tâches écarlates suspectes dans un océan de boue* »

« *Bientôt de nouveaux massifs seront prêts à recevoir des fleurs que j'irai chercher dès que le besoin s'en fera sentir. Je ne sais quand mais je vais guetter les occasions.* »

Blanche attend également « *tremblante d'espoir* » une heureuse nouvelle à annoncer. Ils la nommeront d'un nom de code Tiapa. « *Je t'aime le cher petit papa de mon Tiapa* » écrit-elle le 15 septembre.

Quelques jours plus tard, Rosa Luxembourg écrit de sa prison de Berlin à Mathilde Jacob pour la remercier des quelques plantes envoyées par courrier. « *Les primevères illuminent ma cellule, comme la lumière du soleil. (Elle sont également appelées en français: Chandelier) Elles sont arrivées assez fraîches. Maintenant, vous pressez les fleurs magnifiquement ! La jacinthe est merveilleuse, ainsi que la mousse ! Les fleurs bleues sont en fait des Chionodoxa, Scilla* ».

En effet comme elle l'écrivait à Lusie Kautsky, le 18 septembre 1915, - Elle a été, il y a deux ans « *prise d'une nouvelle lubie : A Südende, je me suis prise de passion pour les plantes et je me suis mise à collectionner, mettre sous presse et herboriser. Pendant quatre mois, je n'ai littéralement rien fait d'autre que de me balader dans les champs, classer et identifier à la maison ce que je ramenaiss de mes promenades. Aujourd'hui, je possède « douze herbiers pleins à craquer et je me repère très bien dans la "flore locale", par exemple, dans la cour de l'hôpital militaire, où je suis emprisonnée, « poussent quelques arbustes et quantité de mauvaises herbes pour la plus grande joie des poules et pour la mienne. Tu vois, il faut toujours que j'ai quelque chose pour m'engloutir corps et âme, même si n'est pas très convenable pour une personne sérieuse dont on attend toujours - pour son malheur - qu'elle se montre raisonnable ».*

Une fleur jaune, sans doute un pissenlit accompagne la lettre de Victor Cornu à « *ma très chère petite Mairaine* »

« *Cette fleur je l'ai cueilli à 10 Mètres de la tranché boche.* ».

Victor reçoit peu de nouvelles de sa famille « *je vous assure que c'est triste de voir les autres qui ne sont pas de pays envahis recevoir des colis et moi jamais rien, vous devez bien comprendre que cela vous fait mal au cœur, de suite je me dis si ma femme ne serait pas envahie ...* ».

« *On entend le canon dans la direction de Roye, et légèrement aussi du côté de Chaulnes* ».

D'un côté et « *de l'autre côté des épais murs* » où Rosa Luxembourg est enfermée, passent les saisons.

« *dans la cour, un petit arbuste de lilas a depuis longtemps d'épais bourgeons de feuilles, et les bulbes de jacinthes émettent une langue verte sur la terre. Vous en avez chez vous. En est-il ainsi également ?* »

Quelques heures par jour Rosa a le droit de se rendre dans la cour, elle écrit dans une lettre adressée à Sophie Libkencein le 3 juin 1917 « *Sonjuscha, savez-vous où je suis, d'où j'écris cette lettre ? Du jardin ! j'ai traîné dehors une petite table et je me suis assise à l'ombre de deux buissons verts. À ma droite, le groseillier à fleurs jaunes qui a une odeur de clous de girofle ; à ma gauche un buisson de troènes ; au-dessus de moi un érable de Norvège et un jeune marronnier se tendent leurs larges mains vertes ; et devant moi le peuplier blanc, grave et accueillant, remue lentement ses feuilles. Sur mon papier, l'ombre légère des feuilles danse avec de petits éclats de soleils, et du feuillage encore baigné de pluie une goutte tombe parfois sur mon visage et sur mes mains (...)* »

Le 6 mars « *Pour la première fois, cette nuit, depuis le 20 août 1914 nous n'entendîmes pas le canon.* »

Il arrive que le soleil ne suffise pas.

« *Ici aussi je vais tout de suite après le petit déjeuner au petit jardin et ai une occupation magnifique : arroser devant la fenêtre ma "plantation". Je me suis procurée un joli petit arrosoir et dois passer avec celui-ci, peut-être, des douzaines de fois à la source jusqu'à ce que les plates-bandes soient assez humides. Les éclaboussures d'eau étincellent au soleil levant, et pendant longtemps les gouttes tremblent sur les jacinthes rose et bleues, déjà à moitié ouvertes. Néanmoins, pourquoi suis-je triste ? Je crois que j'ai surestimé le pouvoir du soleil dans le ciel, il peut rayonner encore ainsi, parfois il ne me chauffe pas du tout, si mon propre cœur ne lui prête aucune chaleur.* »

*Pendant 3 jours on entend le canon vers Chaulnes et vers Noyon*

A Ham « *Le 22 octobre fut une journée bien triste, elle s'inaugura par une sonnerie disant que par ordre du commandant de place on devait porter à la mairie les pelles, les bèches,*

*les pioches, ils prennent les bestiaux de force, ou en cachette de leur propriétaire, le bois et même les arbres » « Ils enlèvent les noyers aux troncs assez gros pour en faire des crosses de fusils. » « et celui qui se plaignait recevait cette réponse « c'est la guerre » ».*